

# Art

## DÉTRUIRE, DIRENT-ILS

**HISTORIEN D'ART ET D'ARCHITECTURE, GREGORY BUCHAKJIAN ENTREPREND UN LONG TRAVAIL DE PHOTOGRAPHIE SUR LES HABITATIONS ABANDONNÉES DE BEYROUTH. CETTE ENQUÊTE ÉMOUVANTE S'ÉTOFFE PETIT À PETIT, PREND DE L'AMPLEUR, S'ENRICHIT D'INTERVENTIONS D'ARTISTES QUI, EUX AUSSI, ONT IMMORTALISÉ DES BÂTIMENTS EMBLÉMATIQUES DU BEYROUTH D'AVANT GUERRE, TRANSFORMÉS EN CHAMPS DE BATAILLE ET DONT CERTAINS, PRÈS DE QUARANTE ANS PLUS TARD, SONT RESTÉS DÉSERTS, COMME MAUDITS. VISITE GUIDÉE.**

*Par F.A.D.*



*GREGORY BUCHAKJIAN.*



“LOVENEST” ALFRED TARAZI.

“**C**omment les lieux habitables et habités ont-ils été transformés après le départ de leurs habitants? “. Au lendemain de la guerre, dès les premiers coups de pioches de la reconstruction de Beyrouth, Gregory Buchakjian interroge et documente les ruines modernes de la ville. “Cette enquête, qui était au départ un travail plastique sur la ruine, a fini par devenir obsessionnelle. Mon travail de repérage devenait frénétique. Pour le canaliser un peu, j’ai décidé de le mettre au centre d’une thèse de doctorat en histoire de l’architecture que je défendrai bientôt à la Sorbonne. L’enjeu de cette thèse est l’étude des différentes manières dont se transforme un habitat. Chemin faisant, après avoir défini le cadre de ma recherche sur la base de “dormir, c’est habiter” (ce qui m’a permis d’inclure les hôtels), j’ai dégagé deux sortes de transformations, les unes banales, les autres, surtout celles dues à la guerre, certainement plus “sexy”. Pour la première catégorie, j’ai constaté que certains immeubles de la ville étaient déjà laissés à l’abandon bien avant le conflit. C’est le cas pour les habitations dont les propriétaires ont été expropriés par l’Etat dans la perspective, par exemple, d’un nouveau

plan routier. D’autres biens sont délibérément négligés par leur propriétaire à cause de la loi sur les anciens loyers, très contraignante pour le bailleur qui doit payer une indemnisation à ses locataires pour récupérer son local. Très souvent, une fois cette indemnisation versée, on laisse au locataire une jouissance provisoire du logement que les deux parties semblent s’entendre à laisser pourrir, l’une pour contraindre l’autre à partir, et l’autre parce qu’elle n’a ni les moyens ni l’intérêt d’entretenir un bien qui ne lui appartient pas. Nous avons aussi le cas de vieilles maisons classées au patrimoine national et qu’il est en principe interdit de détruire. Ce qui est frustrant pour les propriétaires, parce que les terrains sur lesquels elles se trouvent valent des fortunes. La tactique est de les laisser se dégrader au point qu’un beau jour, il suffit de prétexter l’explosion d’une bonbonne de gaz ou la mauvaise manœuvre d’un camionneur pour en justifier l’effondrement naturel”.

## LES “GRANDS HÔTELS” DE BEYROUTH

On sait que tout au long des années 60 et durant les premières années de la décennie 1970, Beyrouth vécut une sorte



“AL QANNAS” AYMAN BAALBAKI.

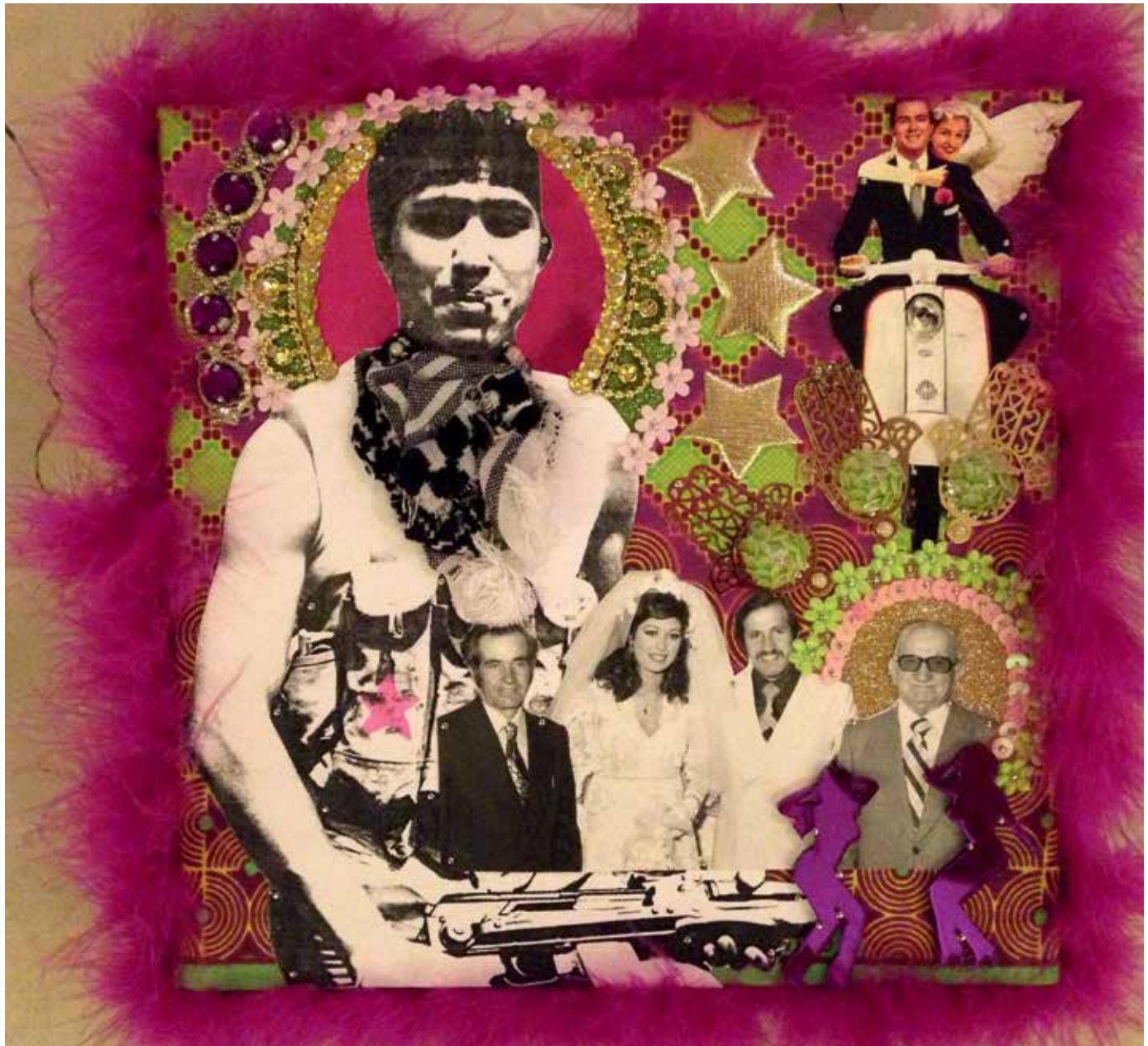


“CHINA” RAED YASSIN.

d'âge d'or. Vitrine du Moyen Orient, cosmopolite, occidentalisée, la capitale libanaise dégage alors luxe et joie de vivre sous un climat radieux au bord de la Méditerranée. C'est l'époque à laquelle de “grands” hôtels ouvrent leurs portes en bord de mer et remplacent les vieilles auberges pour accueillir une affluence toujours croissante de touristes attirés par les paillettes de la ville. Les plus emblématiques sont le Saint Georges et le Phénicia de la chaîne Intercontinental avec leur architecture soignée et leur ameublement fastueux. Les pionniers sont le Normandy, l'Excelisor, le Palm Beach, le Martinez. Le Phénicia à lui seul est équipé de 600 chambres. Non loin de là, le Holiday Inn vient tout juste d'ouvrir ses portes. C'est un building, une barre sans beaucoup de charme, érigée dans le prolongement d'un centre commercial, le centre Saint Charles. Il comprend un millier d'espaces habitables dont 500 sont des chambres d'hôtel. Le

dernier étage est équipé d'un restaurant tournant qui offre une vue panoramique sur la ville et permet de profiter du coucher du soleil sur la mer. Buchakjian raconte:

“ En 1975, suite à la bataille du centre-ville non loin de ce quartier, un certain nombre de commerçants et d'habitants avaient trouvé refuge dans ces hôtels qui, à défaut de touristes, affichaient un certain taux d'occupation justifié par ce repli. En consultant les différents manifestes, j'ai été surpris de constater que même à cette période dangereuse, il y avait encore dans ces hôtels une activité d'habitation. A l'automne 1975, on raconte que les Phalangistes, milices chrétiennes, décident d'entrer dans la rue Hamra, contrôlée par les Palestino-progressistes, pour prendre le contrôle de la Banque centrale. Ils traversent les rues Kantari et Clémenteau, arrivent jusqu'à l'église du Rosaire (Wardiyé) et sont dispersés par leurs ennemis, ce qui les oblige à se réfugier



*“BOOGIE WOOGIE AT THE ST GEORGE”.*

dans les hôtels, notamment le Holiday Inn et le Phénicia. Sans doute, au départ, ce choix n'est-il pas stratégique mais précipité. Pendant ce temps, la faction adverse occupe la tour El Murr, l'une des constructions les plus élevées de Beyrouth, à un jet de pierre de là. Une bataille sanglante et dévastatrice est engagée. A travers ces quelques bâtiments iconiques dont les images effarantes circulent dans le monde entier, c'est tout Beyrouth qui est défigurée. Ce premier round dont les principales victimes sont, entre autres, le directeur suisse du Phénicia et son chef cuisinier, s'achève par un statu quo, mais les combats reprennent un mois plus tard. Cette fois, le Saint Georges, le Phénicia, l'Excelsior, le Palm Beach et

le Martinez tombent aux mains des Palestino-progressistes. Entre chaque cycle, un cessez-le feu est conclu et les forces de l'ordre occupent les lieux. A chaque cessez-le-feu, on constate que les bâtiments sont de nouveau habités et les hôtels enregistrent à nouveau des clients. Mais les miliciens en profitent pour s'infiltrer, et les combats reprennent. Les archives de l'époque montrent que ces hauts lieux du tourisme furent pour les miliciens de surréalistes terrains de jeu. Derrière les lits et les armoires transformés en barricades, la moquette est brûlée, les murs sont tagués. Évidemment, les caves sont vidées et les bars, avec leurs pianos respectifs dont on ne joue pas de crainte d'être localisé, abritent le repos de ces



CARTE POSTALE, JOANNA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE.

guerriers de fortune. Le comble est que le Holiday Inn n'était tenu, au plus fort de la bataille, que par six combattants phalangistes. A la fin, ils furent défenestrés."

### UN THÈME ARTISTIQUE

Les grands hôtels de Beyrouth, ajoute Grégory Buchakjian, c'est d'abord un cliché incontournable d'une certaine période historique de la ville. Si l'on se réfère aux films, notamment français, tournés au Liban dans les années 60, on retrouve toujours le même scénario et la même trame. Que ce soit, par exemple, dans *La Grande Sauterelle* de Lautner, avec Mireille Darc (1967) ou dans *Echappement libre* de Jean Becker avec Jean Paul Belmondo et Jean Seberg (1964), il s'agit toujours d'une histoire d'espionnage et de trafic qui commence à l'aéroport, se pose au Phénicia ou au Saint Georges, avec une séquence dans les souks et une course poursuite dans le pays profond. Ce quartier de Beyrouth dégage une telle aura, entre soufre, glamour et tragédie, qu'il ne peut être effacé en quelques coups d'obus de mortier et continue à fasciner une nouvelle génération d'artistes qui grattent encore la patine du fameux Age d'or dans l'espoir d'y trouver la trace d'une pépite.

C'est le cas d'Ayman Baalbaki, qui a peint le Holiday Inn en contre-plongée sous le titre "Al Qannas" (Le Tireur embusqué), mais également la Tour Murr. Ayman Baalbaki utilise pour ses huiles des supports de récupération, en général

des nappes usagées ou de vieux draps fleuris dont les motifs émergent parfois sous la matière peinte.

Ecrivain et illustrateur, Mazen Kerbage a, pour sa part, publié un ouvrage sous le titre évocateur "Lettre à la mère", adressé à Beyrouth et dans lequel il représente lui aussi la structure fantôme et décatie du Holiday Inn. L'hôtel – et le centre dont il fait partie – a été dernièrement proposé aux enchères, et une transaction aurait été conclue; mais il dresse encore sa silhouette désolée en plein cœur de la ville, souvenir indélébile des moments les plus sombres de la guerre civile.

L'artiste pop Zeina el Khalil, dans une de ses œuvres les plus anciennes, un collage ironiquement intitulé "American dreams", montre un combattant auréolé d'étoiles accoudé à son arme entourée d'un trait doré et décorée d'un portrait de la sainte Vierge, devant une photo du Holiday Inn envahi par la fumée. Plus récemment, dans "Boogie Woogie at the Saint George", elle représente le mariage de ses propres parents dans cet hôtel mythique aujourd'hui quasi à l'abandon, hormis sa plage, en raison d'un conflit entre le propriétaire et la société immobilière Solidere. Enlaçant pratiquement les jeunes mariés, un combattant torse nu, bardé de cartouchières et armé d'un kalachnikov, ne dénote pas dans ce curieux tableau de la Dolce Vita accentué par la présence d'une Vespa emportant un nouveau couple, radieux, vers un avenir pavé de fleurs vénéneuses.



“LETTRE À LA MÈRE” MAZEN KERBAGE.



“CITY LIFE” MOUNA B. SEHNAOUI.

Le vidéaste Ghassan Halwani a créé un clip d’animation existentiel et angoissant sur une chanson grinçante de Tamer Abu Ghazaleh, baptisé “Takhabbot” (Confusion). Les silhouettes du Holiday Inn et du Phénicia s’y profilent et le protagoniste erre sous le soleil non sans rappeler *L’Etranger* de Camus.

Avec tout autant d’humour, la graphiste Lamia Ziadé représente dans une illustration extraite de son livre “Bye Bye Babylone” une scène où les combattants sont réfugiés dans la buanderie du Holiday Inn parmi les sacs de linge. Plus sinistre est le montage photographique où elle montre un milicien tenant en laisse le cadavre de sa victime devant le Holiday Inn en flammes.

Travaillant lui aussi sur des documents photographiques, Alfred Tarazi a réalisé plusieurs collages et montages, dont “Tunnels” et “Love nest”, où l’on voit la silhouette du Holiday Inn hanter, avec des effets saisissants, l’imaginaire de la ville. Le moins subtil de tous n’est certes pas Raed Yassine qui a choisi le plus fragile des supports, un vase de Chine, pour l’illustrer dans la plus haute tradition Yuan d’une scène de la guerre du Holiday Inn où l’on voit les combattants défenestrés avec leurs armes.

Mouna Bassili Sehnaoui, pourtant réputée pour la fraîcheur presque naïve de sa palette, a elle aussi représenté dans une de ses toiles les plus sombres, malgré un camaïeux éclatant d’aplats jaune sable, un immeuble aveugle autour duquel

on aperçoit en tout petit une activité suspecte de combattants qui courent et d’autres qui occupent le toit à des fins qui ne font aucun doute.

Le binôme d’artistes et cinéastes Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige a, pour sa part, inventé une histoire autour d’une série de cartes postales brûlées. Ils ont imaginé un photographe, du nom d’Abdallah Farah, auquel l’Etat libanais aurait confié la mission de produire des clichés destinés au tourisme. La ville de Beyrouth et la Riviera libanaise sont les principaux sujets de cet opus. “ Dès le début de la guerre, et particulièrement à partir de l’automne 1975, Abdallah Farah a brûlé de façon méthodique les négatifs des images ayant servi à produire ces cartes postales conformément aux batailles de rues et aux bombardements qui se déroulaient alors, suivant ainsi la trajectoire des projectiles et les destructions qui en résultaient.” C’est ce que racontent les deux artistes pour illustrer leur série de paysages brûlés, comme saisis au vif des combats. De même que la littérature, les arts plastiques n’ont pas fini, au Liban, de représenter la guerre dans toute sa violence, son ironie et son absurdité. Parmi les lieux désertés au cours de cette interminable épreuve, certains ont été réhabilités, d’autres le seront sans doute un jour, d’autres enfin sont restés occupés par intermittence. Mais tous abritent des spectres, des vies gâchées, un élan interrompu, une tristesse qu’on a encore du mal à ripoliner. |